

17/7
(Publier après 3 h. p.m. le samedi 8 mars 1947)

DISCOURS DE M. L.B. PEARSON, SOUS-SECRETAIRE D'ETAT
AUX AFFAIRES EXTERIEURES, AU FORUM DU "NEW YORK
HERALD TRIBUNE", NEW-YORK, LE 8 MARS 1947.

" Le Canada dans les Amériques "

Je n'ai pas besoin de vous dire combien je suis honoré de cette invitation à faire entendre une voix canadienne en cette réunion panaméricaine. Je dois vous dire, cependant, que dans mon pays les fonctionnaires de l'Etat ont la consigne de garder à la fois l'anonymat et le silence. Je ne vais donc pas parler en ma qualité de haut fonctionnaire mais simplement à titre de citoyen canadien.

Le Canada, mon pays, qui était il y a quelques décades une simple colonie, est maintenant une nation entièrement libre - aussi libre qu'une nation a le droit de l'être en notre époque d'interdépendance - et il conduit comme il l'entend sa politique tant intérieure qu'extérieure. Vous pouvez donc effacer de votre esprit la conception - que j'ai trouvée vraiment trop répandue lorsque j'habitais ce pays - d'un Canada qui serait un peuple colonial versant des impôts à un roi de l'extérieur, obéissant à un gouvernement de l'extérieur et combattant au loin pour défendre les intérêts d'autres pays sur des ordres venus de l'extérieur. Je puis vous assurer que cette conception du Canada est une pure caricature de la réalité.

L'une des raisons, peut-être, de l'ignorance persistante où l'on est de ce guise rapporte à notre pays est le fait que nous avons réalisé notre indépendance sans drame aucun ni appel aux armes. Nous l'avons réalisée en combattant aux côtés des Britanniques et non pas en combattant contre eux. Il y a eu évolution et non révolution. Les Pères de notre pays n'étaient pas des généraux à sabre et panache, mais des hommes d'Etat en jaquette noire, la plume d'oie à la main. Les journées mémorables de notre conquête de l'autonomie n'ont pas vu des batailles rangées mais des conférences. Peut-être que nous aurions dû monter une bataille d'opérette avec les Britanniques, organiser une parodie de capitulation et signer un traité de paix! Notre situation présente serait alors mieux comprise de l'étranger, peut-être. Mais notre méthode, pour n'avoir pas été dramatique, a été efficace. Le Canada d'aujourd'hui est une nation libre et démocratique dans le cadre d'un Commonwealth britannique composé de nations libres, et en même temps il est prêt à coopérer avec les autres pays d'Amérique.

Nous sommes, je pense, une nation assez forte pour qu'il vaille la peine de coopérer avec nous, tant dans la paix que dans la guerre. Faut-il vous demander de ne pas croire ceux qui vous parleront de nous comme d'un tout petit peuple de fermiers et de trappeurs, à demi gelés dans des igloos du cercle polaire et qui se montrent le nez de temps en temps pour produire des céréales, des joueurs de hockey et des quintuplés? Lors de la dernière guerre, un million et plus de nos hommes se sont engagés volontairement. Nous avons produit tout ce qui est nécessaire pour la guerre moderne, depuis les quadrimoteurs jusqu'à l'uranium. Nous avons donné à nos alliés, sous forme d'Aide Mutuelle (ce qui est notre version du Prêt-Bail), du matériel de guerre pour des milliards de dollars. Nous sommes maintenant un grand pays industriel.

En temps de paix nous sommes l'un des cinq plus grands pays commerçants du globe. A ce propos, saviez-vous que notre commerce avec les Etats-Unis est plus considérable que celui de tous les pays d'Amérique latine ensemble?

Vous direz peut-être que je vante mon pays? Je pense plutôt que je vous donne des renseignements sur un sujet très intéressant. Je voudrais simplement vous faire voir que notre pays n'est ni petit ni mesquin et que

nous sommes en mesure de jouer un rôle important dans la vie future des Amériques.

Quel peut-être ce rôle? Je pense que nous pouvons contribuer à la paix et à la prospérité de notre partie du monde. Nous sommes en mesure d'aider à maintenir la paix et à prévenir l'agression en fournissant notre part des forces de sécurité demandées par la Charte des Nations Unies. Dans notre intérêt propre et aussi, je l'espère, dans l'intérêt général, nous sommes désireux et capables de développer et d'accroître nos relations commerciales et économiques, non seulement avec les Etats-Unis mais avec tous nos amis d'Amérique latine. Les Canadiens, qui maintiennent leur haut niveau d'existence grâce à leur commerce extérieur, ont un intérêt très grand à ce que celui-ci se développe avec une région du globe qui promet, peut-être plus qu'aucune autre région du globe à l'heure actuelle, d'être économiquement stable, prospère et progressive.

D'autre part, l'homme ne vit pas que de pain. Les Canadiens s'efforcent aussi de développer et d'approfondir leurs liens et affinités d'ordre culturel avec tous leurs voisins du Sud. Vous ne devez pas nous considérer, sous ce rapport, comme une simple réplique hors-frontières des Etats-Unis ou du Royaume-Uni. Nous nous flattons bien de reproduire en nous les meilleurs traits de la culture anglo-saxonne de ces deux pays, mais nous ne sommes pas pour cela purement et simplement un pays anglo-saxon comme les autres pays anglo-saxons du monde. Nous sommes une nation formée de plusieurs races et qui possède deux cultures principales, deux langues officielles, deux traditions: la française, et ce que nous appelons faute d'un terme plus précis l'anglaise. Nous ne cherchons pas à les fondre, ce qui leur enlèverait leur caractère distinctif, car cette diversité comporte en soi une richesse et une force. Au contraire, nous vivons ensemble dans une association nationale d'amitié et d'égalité. Une telle association du Latin et de l'Anglo-saxon au Canada revêt peut-être pour l'ensemble de l'hémisphère occidental une signification particulière.

Vous pourriez croire, à lire les journaux à sensation, que le Canada d'aujourd'hui est obsédé par les menaces qui lui viennent du nord, mais je puis vous assurer que le Canada regarde tout aussi bien vers le sud. Je dirais même qu'il regarde dans toutes les directions. Par son histoire, par son expérience acquise et par son caractère propre, le Canada ne sera pas porté à se laisser obséder par un secteur unique de ses relations internationales. Tout en restant indépendants, nous aimons notre association au Commonwealth britannique de nations, groupement international qui a fait ses preuves. Cette association, parce qu'elle est maintenant fondée solidement sur l'autonomie, n'oppose plus d'obstacles à ce que nous participions aux institutions et activités panaméricaines. Elle nous retiendra, cependant, sur le bord de l'isolationnisme, ce mot fût-il pris dans un sens hémisphérique. Elle nous a fait comprendre le caractère mondial de nos intérêts et la continuité de notre histoire et de nos traditions. Le fait brutal que les 100,000 morts canadiens des deux guerres gisent dans le sol des Flandres et non pas dans celui, par exemple, de la Saskatchewan, nous rappelle qu'il serait illusoire pour nous de chercher à nous isoler.

Ce sentiment de l'international se reflète dans l'appui quasi passionné que le Canada accorde à l'O.N.U. et aux projets que l'O.N.U. pourra réaliser si on lui en donne la chance. Dans le cadre de cette association mondiale et de sa Charte, il y a évidemment de la place pour des arrangements régionaux, mais il ne serait pas favorable à la paix et au progrès que le groupement par régions en vienne à faire oublier la vérité essentielle, qui est que la coopération dans la paix doit être universelle. Personne ne doit s'isoler, même pas par hémisphères. L'isolement hémisphérique lui-même ne donnerait pas la sécurité. Le monde est maintenant un tout, et ceux qui voudraient le couper par des "rideaux" ou des barrières de quelque sorte que ce soit mettent en danger l'existence même de la paix. Tous les pays qui, dans toutes les parties du monde, sont attachés à la liberté démocratique et au règne de la loi doivent serrer leurs rangs. La division véritable du monde d'aujourd'hui n'est pas d'ordre géographique. C'est dans l'esprit des hommes qu'elle existe. J'ai lu quelque part qu'un homme d'Etat, il y a

plusieurs années, impatienté par la rivalité du pangermanisme et du panslavisme lors d'une réunion internationale, s'écriait: "Au diable tous ces pans!" J'espère bien que personne ne s'impatientera contre la "pandémocratie" ni, dans le cadre de l'association mondiale, contre le "panaméricanisme".

Les idées transcendent aujourd'hui les divisions par nations ou par régions. Mais même les vieilles conceptions purement géographiques ne sont plus ce qu'elles étaient, depuis les conquêtes de la science et particulièrement les conquêtes de l'aviation. À cause de l'avion, l'hémisphère septentrional est aussi présent dans l'esprit des Canadiens que l'hémisphère occidental. Les traversées aériennes de l'Atlantique ont mis nos gens à quelques heures de distance seulement des autres démocraties du nord, l'Irlande, le Royaume-Uni, la Belgique, la Hollande, le Danemark, la Norvège et la Suède. Les mappemondes trompeuses du genre Mercator font place aux cartes saisissantes des lignes aériennes, qui font voir le Canada comme le pivot du nouveau monde et de l'ancien.

Tout ce que je viens de dire vous paraît peut-être se rapporter bien peu à la question que depuis dix minutes vous voudriez sans doute me poser: "mais pourquoi le Canada n'entre-il pas dans l'Union Panaméricaine?"

C'est bien simple, nous n'avons jamais été invités.

Mais je pense que je puis vous dire aussi en toute sécurité que nous n'avons jamais souffert beaucoup de n'être pas invités. Il y a deux raisons à cela, probablement: (1) Nous appartenons déjà à deux autres "clubs", le Commonwealth et l'O.N.U.; (2) nous sommes parfaitement sûrs que nos relations d'amitié et d'intérêt mutuel avec les autres pays d'Amérique continueront de se développer tout aussi bien, que nous appartenions ou non à une organisation panaméricaine formelle.

Notre attitude devant l'Union Panaméricaine - j'espère que cet exemple ne sera pas mal interprété - ressemble assez à celle de la jeune fille à qui l'on demandait pourquoi elle n'épousait pas son prétendant et qui répondit: "Il ne m'a pas demandée." Lorsqu'on insista pour savoir ce qu'elle ferait s'il la demandait, elle hésita et finit par dire timidement qu'ils étaient tous deux de très bons amis mais qu'elle n'était pas sûre qu'il y eût entre eux de l'amour. Elle aurait pu ajouter: "J'aurai toujours pour lui une profonde affection fraternelle - qui deviendra peut-être un jour de l'amour, même de l'amour matrimonial-..."

En tout cas, qu'il s'agisse d'amitié, d'amour ou de mariage, je puis vous assurer que le Canada, qui a démontré sa puissance et sa force de volonté dans la guerre ainsi que sa force économique dans la paix, fera toute sa part pour maintenir la sécurité et stimuler le progrès des Amériques.